

Chronique d'une famille et passé de guerre

ANNELEEN SPIESSENS

Hogeschool Gent

***Passé coloré* est en effet un exercice de la pensée difficile, une vraie aventure intellectuelle et politique. Pour les curateurs, mais également pour le visiteur à qui on a attribué un rôle exceptionnel et critique. L'exposition a pour but d'entamer le débat sur notre « passé toujours présent¹ » et de corriger l'imagerie unilatérale qu'on a de la Flandre pendant l'occupation.**

La scénographie de l'exposition est inhabituelle. Une promenade à travers les dix îlots esquisse une image des choix très différents que faisaient les gens – surtout des Gantois – durant cette « période inhabituelle » qu'était la guerre. Les îlots ne communiquent pas. Ils forment à chaque fois un univers individuel dans lequel le visiteur est plongé. Le guide audio contribue à cette expérience unique : sans interaction avec le monde extérieur, le visiteur est mené par la voix des témoins, il est introduit dans un monde plein d'objets et de documents autobiographiques liés à « leur » guerre. Ainsi, la libération en septembre 1944 est rendue émotionnelle et authentique : le visiteur remarque une bague accompagnée d'une photo où l'on voit Roger Rombaut âgé de quatre ans. C'est la bague que portait son père lorsqu'il fut envoyé en Allemagne pour le travail forcé (« En Allemagne, il doit construire des maisonnettes en bois pour un camp. Maman ne veut pas me raconter ce qui se passe dans ce camp »). On y trouve aussi des bobines de soie tricolore, échangées à Ravensbrück par Lily van Oost contre trois rations de pain (« Mais quelle est la valeur d'un peu de pain si l'on compare avec celle de notre pays ? »). On y sent la paille de l'étable d'Hubert Van de Castele, qui craignait le dénonciateur dans sa rue (« Les gens l'appelaient le petit Hitler »). On y voit la jupe noire et la chemise bleu clair sur le lit de Rika Demoen (« Si l'on me trouve, si l'on vient me chercher, alors ce sera dans mon uniforme du Dietse Meisjesscharen! » [groupe de jeunesse national-socialiste flamand pour les filles – note du traducteur]). On voit encore l'étoile juive dans la pâtisserie de Max Bloch (« La bande de Hitler a fait souffler un vent de folie en Europe. »), les drapeaux et les lions dans le bunker d'Oswald van Ooteghem, qui chérit de beaux souvenirs du rassemblement de la Vlaams Legioen à Bruxelles le 6 août 1941 (« Un moment inoubliable »), ou l'armoire à médicaments du docteur Van Dessel, qui ne faisait pas de distinction entre les « blancs » et les « noirs » mais qui exerçait son métier de façon très dévouée (« Pendant la guerre, je m'occupais seulement de mes patients »).

La mise en place reflète les facettes de la vie sous l'occupation comme un kaléidoscope : grâce à l'approche personnelle des histoires, le visiteur se met dans la peau des témoins, ce qui lui permet de mieux comprendre certains engagements dans un contexte familial. Les témoignages de la « télébox », où les visiteurs ont la

¹ Voir Luc Huyse en Steven Dhondt, *Onverwerkt verleden. Collaboratie en repressie in België 1942-1952*, Leuven, Kritak.

possibilité de commenter leur propre passé familial et de guerre, montrent également que la famille était un facteur à ne pas sous-estimer, qui déterminait le bon ou le mauvais choix de l'individu. Les images vidéo font en plus remarquer que des familles se trouvaient très souvent sous haute tension à cause de la guerre : les visiteurs témoignent de la division idéologique au sein d'une même famille (le père collabo, la mère antiallemande) et de l'odeur « noire » qui colle toujours au nom de famille, même des années après la guerre. Ce sont ces types d'histoires, dans lesquelles la guerre est observée d'un point de vue très spécifique et personnel, qui forment la base de l'exposition. Les dix témoignages ont une grande autonomie. Les curateurs permettent à toutes les personnes de parler librement et sans restriction, comme la monitrice du Dietse Meisjesscharen qui proclame son innocence et celle de son père, ou la famille de Courtrai qui abrite une famille juive au risque de sa propre vie. C'est seulement dans la dernière salle qu'un panel d'historiens propose une contrepartie en ajoutant des commentaires scientifiques aux dix témoignages. Ils y sont retirés de leur histoire de famille et mis dans un contexte plus large.

Ayant opté pour une large palette de couleurs et pour la focalisation sur les souvenirs familiaux et personnels, les curateurs veulent éviter le moralisme facile. Pour le petit Roger Rombaut la différence entre le bien et le mal est évidente : les « mauvais » soldats sont ceux qui sont venus chercher son père, les « bons » sont ceux qui apportaient du chocolat. Pour le visiteur par contre, il n'est pas toujours aussi facile de juger les choix individuels et d'estimer l'importance de l'éducation et des liens familiaux. Jusqu'à quel point les idéaux de Herman van Ootegem, chef de la Brigade Noire, ont-ils influencé le parcours de son fils Oswald ? Dans quelle mesure Lily van Oost et son frère Henri ont-ils hérité du patriotisme de leurs parents ? Les histoires de Liliane van Steenhaute et Hubert Van de Castele montrent que les gens ne choisissaient pas tout simplement entre « blanc » ou « noir » pendant la guerre, mais que l'on se trouvait la plupart du temps dans une « zone grise » où les coïncidences, la peur, l'opportunisme et les relations personnelles étaient plus importants que les choix moraux². L'exposition lance d'une certaine manière un appel à la responsabilité individuelle : indépendamment de l'éducation ou de circonstances pratiques, chaque individu a à prendre ses propres décisions et ses responsabilités face aux conséquences politiques, sociales et morales. Il est tout de même regrettable qu'un certain nombre de « niveaux de gris » restent intouchés ou sous-exposés dans l'exposition. La collaboration par exemple n'est pas considérée dans toute sa diversité – « diversité d'ampleur, de motifs et de conséquences³ » : la collaboration économique, la collaboration idéologique pour des raisons de pur opportunisme, certaines formes de collaboration administrative ou « coopération loyale », ou « accommodation » (se résigner afin de sauver ce qui reste à sauver).

Malgré la diversité des témoignages et les intentions des curateurs, ce sont les histoires « blanches » et « noires » qui interpellent – et peut-être plutôt ces dernières. Ce n'est pas seulement parce que ce sont des histoires connues auprès du public et qui ont en effet déterminé pour une grande partie l'image qu'on a de la

² Les curateurs ont confirmé ce point de vue en invitant Chris Van der Heijden, historien néerlandais et auteur de *Grijs verleden. Nederland en de Tweede Wereldoorlog* (Amsterdam, Contact, 2001).

³ *Onverwerkt verleden*, p. 277.

Flandre. Ces histoires attirent l'attention pour deux autres raisons. Tout d'abord, il y a le parcours d'après-guerre de Rika Demoen et d'Oswald van Ooteghem, dont le visiteur peut prendre connaissance sur le panneau qui forme la transition entre les îlots et la dernière salle. Le parcours de certains témoins et de leurs familles est malheureusement très prévisible (une partie de la famille Bloch et de la famille juive qui habitait chez les Verhages n'a pas survécu à la guerre), mais celui des deux condamnés fait surgir des questions. Van Ooteghem peut actuellement avoir renié son idéologie SS, il ne semble pas du tout regretter les choix de sa jeunesse et même à 86 ans, il essaie encore de « relativiser⁴ ». On lit qu'après la guerre, il a fait enlever le tatouage avec son groupe sanguin à l'aide d'un rasoir. Il vivra pendant quelques années sous une fausse identité mais plus tard, il sera jugé et condamné à trois ans de prison. Un an plus tard, il est de nouveau libre et construit une carrière politique réussie au sein de la Volksunie. Rika Demoen a toujours prétendu ne jamais s'être occupée de politique. Elle considère le Dietse Meisjesscharen comme un groupe de jeunesse innocent mais elle purge toutefois une peine de prison de 16 mois. Elle dit : « ne pas avoir commis de crimes » et en 1944 elle se sent à tort « prisonnière dans sa propre maison » (Sophie Loeb, la cousine de Max Bloch, vivait aussi comme une « prisonnière dans sa propre maison » pendant l'occupation...). Quelques témoignages vidéo frappants de la télébox confirment ce discours. On y voit le fils de Reimond Tollenaere, l'oncle de Rika Demoen qui est mort au Front de l'Est, critiquer vivement la répression « pas si tendre ». Il y a aussi la cousine de Jetje Claessens, chef suprême du Dietse Meisjesscharen, qui se demande si : « vous n'avez jamais réalisé à quel point elle [Claessens] a été punie. » Jetje Claessens a en effet été condamnée à mort, mais la vérité nous oblige à ajouter qu'elle n'a jamais été exécutée et qu'elle a émigré en Argentine après sa peine de prison en 1951. Elle aussi dit : « ne pas avoir commis de crimes ». Le discours de ces deux collaborateurs dans l'exposition prendra ainsi une nuance déplaisante. Quoique tous les deux soient nés dans des familles très flamingantes et influencés par leurs parents, grands-parents ou oncles, et que leur jeune âge (van Ooteghem n'avait que 17 ans quand il est parti pour le Front de l'Est) plaide en leur faveur, ils ne semblent absolument pas avoir de remords ni regretter les choix de leur jeunesse. Aucun des deux ne semble se rendre pleinement compte de l'importance morale et des conséquences de leurs actes. En plus, le mot « nazisme » n'est pas ou à peine utilisé dans l'exposition – on parle seulement de coopération avec « les Allemands ».

Tout comme Oswald van Ooteghem, Rika Demoen adhère toujours à l'idéologie nationaliste flamande. Elle est chef de « Singhet Vro » (Chantez joyeusement), un chœur qui a déjà participé plusieurs fois à la fête de la chanson flamande. Voilà la deuxième raison pour laquelle leurs histoires attirent l'attention. Bien que la Seconde Guerre mondiale appartienne presque au passé⁵, le thème, chargé de politique et d'émotions, joue toujours un rôle important dans le contexte politique actuel de la Belgique. Le lien entre la collaboration – un choix faux par

⁴ Conversation avec Bruno De Wever et Oswald van Ooteghem dans *De Zevende Dag* du 21 novembre 2010. Revoir : www.deredactie.be/cm/vrtnieuws/mediatheek/programmas/dezevendagedag/2.13233/2.13234/1.909201 [lien web visité le 30 mai 2011].

⁵ Voir Jens Franssen, *De laatste getuigen: Vlamingen over hun Tweede Wereldoorlog*, Antwerpen, Manteau, 2005.

principe – et le nationalisme flamand est difficile à couper, malgré les tentatives de par exemple Bart De Wever⁶. Le but principal de l'exposition était de stimuler un débat ouvert, serein et démocratique sur notre passé de guerre. Les partis flamands au Sénat, Groen! excepté, ont apparemment répondu à cet appel en considérant une proposition de loi sur l'amnistie – à ce qu'ils disent non pas pour accepter la proposition mais pour en faire un « débat ouvert⁷ ». L'avenir nous montrera quelle forme prendra exactement ce débat et où il nous conduira. Dans le numéro suivant de Témoigner, nous aimerions bien approfondir cette problématique.

Traduction du néerlandais par Mario Van Dam

⁶ Bart De Wever (N-VA), *Vlaamse nazi's*, texte d'opinion dans *De Standaard* (21 septembre 2010).

⁷ "Senaat neemt voor het eerst wetsvoorstel over amnestie in overweging", *De Morgen* (12 mai 2011); "De Clerck: Niet de bedoeling te vergeten", *De Standaard* (18 mai 2011).